

UN ENTRETIEN INÉDIT DE MARGUERITE YOURCENAR

On trouvera ici l'échange de questions et de réponses auquel Marguerite Yourcenar a consenti, le 1^{er} juin 1971, dans le cadre des Literaire Verkenningen (Explorations littéraires) du cercle culturel brugeois Moritoen, aujourd'hui en veillesse. Marie-Paule Coens en avait assuré la transcription à partir d'une bande d'enregistrement aujourd'hui introuvable. Nous n'avons pu vérifier l'exactitude de la transcription, mais elle porte la marque du sérieux. On reconnaît l'écrivain. On l'entend parler. Portrait d'une voix.

Il eût été dommage de soustraire à l'attention des passionnés de Marguerite Yourcenar une longue prise de parole qui ne se borne pas à en recouper d'autres. Outre qu'elle accorde une attention minutieuse à l'interprétation de L'Œuvre au Noir, le style y est plus familier qu'à l'accoutumée. C'est celui d'une conversation avec des étudiants. Mais nous n'aurions pas osé la publier telle quelle si Marc Brossollet et Yannick Guillou, les exécuteurs littéraires de Marguerite Yourcenar, ne nous avaient donné leur aval. Nous les en remercions.

Nous remercions très particulièrement Joost Vanhecke de nous avoir transmis ce texte voici bien longtemps, d'avoir tout récemment identifié l'auteur de la transcription et retrouvé sa trace. Nous remercions Marie-Paule Coens et, avec elle, Hilde Smekens et Dominique Willems, qui avaient eu le privilège d'introduire et d'interroger Marguerite Yourcenar à cette occasion, de la laisser paraître aujourd'hui.

Maurice Delcroix

Première partie de l'entretien

Q. : Bruges et la Flandre, que signifient-elles pour vous ?
Connaissiez-vous Bruges avant d'y être venue pour écrire votre livre ?

M.Y. : Je connaissais Bruges et je l'ai connue depuis ma toute petite enfance et évidemment, la question a en quelque sorte un double tranchant. On peut parler de l'immense intérêt, l'attrait de Bruges au point de vue valeur de civilisation, peinture, souvenirs historiques et tout cela évidemment existe, a existé presque de tout temps pour moi. Mais il y a aussi pour moi les souvenirs presque instinctifs, les souvenirs de ma toute petite enfance, parce que, vous savez, j'ai une fraction de sang belge, qui est excessivement difficile à calculer mathématiquement : ma mère était belge, du Hainaut, donc d'expression française. Mon père était un Français, de Cassel, plus exactement d'un petit pays qui s'appelait Caëstre, près de Cassel. C'était là l'origine de la famille, et quoique bien entendu on parlait

français chez nous, à l'origine ma famille était flamande. Donc j'ai cet étrange destin d'être Wallonne par ma mère et Flamande par mon père français.

Ce père français descendait d'une famille où on allait souvent chercher femme à Ypres, à Bruges. J'ai une lointaine aïeule qui était fille d'un des magistrats qui siégeaient au franc de Bruges et par conséquent la ville a été toujours pour moi un peu légendaire. Et comme les collines de Flandre où nous vivions – le mont des Cats, le mont Kemmel (mais du côté français) – étaient très près de Bruges après tout (même à cette époque), on se rendait souvent à Bruges pour des jours de fête, pour une semaine ou pour quelques jours tout au moins. Ce qui fait que j'ai connu votre ville de très bonne heure. Il y a des souvenirs de Zénon enfant qui sont mes souvenirs.

Q. : Il y a une chose qui nous étonne un peu : vous êtes très attachée à la Flandre et à Bruges et cependant, depuis tout un temps vous vivez en Amérique. Ça nous étonne d'autant plus que vous nous semblez un écrivain très européen et même méditerranéen et vous avez quitté "définitivement" ces lieux.

M.Y. : Si nous examinons tous notre vie avec un grand sérieux et une grande sincérité, nous nous apercevons qu'il y a énormément de choses qui sont plus ou moins fortuites – peut-être sont-elles mystérieusement dirigées par la destinée (ce sont des questions dans lesquelles je n'entre pas ce soir) –, mais à notre propre point de vue elles paraissent fortuites.

Le hasard a fait par exemple que je me suis trouvée en 1940 en Amérique. J'avais fait une brève visite aux États-Unis quelques années plus tôt pour visiter certaines universités, pour rencontrer certains amis, mais c'était un voyage comme beaucoup d'autres voyages. En 1940, j'étais allée au ministère de ce qu'on appelait encore "l'Instruction Publique" à ce moment-là, qui s'occupait aussi de propagande pendant "la drôle de guerre", et j'avais demandé à Giraudoux de m'envoyer en Grèce, d'où je revenais, où j'avais vécu plusieurs années, où il me semblait que j'aurais pu faire peut-être quelque chose d'utile (mais probablement je n'aurais rien fait d'utile et j'y aurais peut-être eu de graves ennuis, qui m'ont été ainsi épargnés). Mais on m'a dit : "Mais non, vous aviez un projet de retourner voir les États-Unis, pourquoi n'allez-vous pas aux États-Unis ? Faites-y des conférences françaises". J'ai fait des conférences. Les conférences terminées, Paris était tombé, la Grèce était inaccessible : je suis restée. J'ai pris un poste de professeur dont j'étais fort indigne, car je n'avais aucun diplôme universitaire, mais ça m'a appris énormément de choses. (Je ne sais pas ce que ça a appris à mes élèves, mais ça m'a beaucoup appris à moi !).